

MIKHAÏL MITSAKIS

DE MIKHAÏL MITSAKIS

en langue française

—

Le Suicidé

Traduction et présentation de Gilles Ortlieb

Le temps qu'il fait, 1997

Œuvres inédites

présentées et publiées par Anghelos Caracalos

Athènes, 1957

Un chercheur d'or

& autres textes

Traduit du grec et présenté par

Gilles Ortlieb

finitude
MMXII

AVANT-PROPOS

À dénombrer les pépites qui luisent ici et là dans sa batée d'orpailleur ou les cailloux du bon Dieu rapportés dans sa musette de promeneur, on pourrait se demander si le titre original du récit qui ouvre ce recueil, Un chercheur d'or athénien, ne désignait pas d'abord l'auteur lui-même. Faisant suite aux petites proses et poèmes parus sous le titre Le Suicidé aux éditions Le temps qu'il fait, en 1997, les textes rassemblés ici apportent en quelque sorte la confirmation que l'auteur en question fut décidément peu banal: au-delà du dépaysement de la langue (c'est l'un des derniers à utiliser, avec une délectation perceptible et

contre le courant démotique de son temps, un grec plus que puriste) et d'une époque dont plus d'un siècle, désormais, nous sépare, il y a ce ton, inimitable, et qui n'est peut-être que la clef musicale d'un destin rare, appelant la comparaison avec certains objets de la famille des comètes ou des météores.

Pour s'acquitter brièvement des quelques repères indispensables, voici : né aux alentours de 1865, Mikhaïl Mitsakis a grandi à Sparte (« la petite ville de province » évoquée au détour du dernier récit) avant de s'échapper, à peine bachelier, vers Athènes et des études de droit qu'il abandonnera en cours de route pour se consacrer tout entier au journalisme et à la littérature, activité foisonnante, financièrement périlleuse, mais qui lui vaudra très tôt la reconnaissance et l'admiration de ses pairs. Scènes de la rue, déambulations rêveuses, portraits croqués sur le vif, tout est bon alors à cet esprit omnivore et doué d'une capacité d'observation redoutable (au point de passer, aux yeux de certains de ses contemporains, pour un « alcoolique de la description »), qui nous propose ainsi un tableau itinérant, pointilliste, et moins anecdotique qu'il n'y paraît, de ses compatriotes, de son temps et, à l'occasion, de lui-même. D'escapades ferroviaires en reportages vers des destinations jusqu'alors inexplorées, et une quinzaine d'années durant, il voyagera, aussi.

C'est ainsi qu'il est amené, en 1886, à se rendre à Corfou pour visiter et décrire ce qui était alors l'unique asile d'aliénés de Grèce, sans soupçonner que lui-même y sera brièvement interné quelques années plus tard, rattrapé par les premières manifestations de ce mal « dont personne ne peut raisonnablement prétendre qu'il n'en sera jamais atteint ». Il y écrit Dans la maison des fous, qui tient davantage du reportage journalistique, mais auquel son caractère pour ainsi dire prophétique donne évidemment un relief particulier et, disons le mot, poignant. Car, de rechutes en rémissions, il se trouvera à nouveau enfermé en 1896, non sans avoir auparavant publié à quelques jours d'intervalle, comme une façon de chant du cygne, quelques-uns de ses meilleurs récits dans un grand quotidien d'Athènes. On le laissera ressortir quelques mois plus tard, mais brisé, élimé, devenu parodie ombrageuse et brouillonne du personnage qu'il avait été, s'attirant en même proportion la sympathie attristée de ses anciennes relations et les lazzis des gamins des rues. Sa situation matérielle et sa santé mentale allèrent dès lors en empirant jusqu'à son internement définitif en 1911 pour « dementia præcox » dans l'asile de Dromokaïtion, toujours en service à Daphni, où il s'éteindra le 6 juin 1916.

C'est très vraisemblablement peu avant ou pendant cette demi-douzaine d'années qu'ont été composés ces

«*poèmes et proses de la folie*» dont on trouvera un échantillon en fin de volume. L'histoire, rocambolesque, de leur découverte, de leur décryptage, de leur attribution ayant déjà été racontée ailleurs, je n'y reviendrai pas ici, sinon pour attirer une nouvelle fois l'attention sur la connaissance très fine de la langue française que ces écrits supposent de la part de leur auteur, qui ne s'était pourtant jamais rendu dans notre pays même s'il en suivait attentivement l'actualité éditoriale. Documents cliniques sur l'éclatement d'une personnalité, poèmes surréalistes avant la lettre, rébus existentiels signés de noms d'emprunt fantaisistes ou règlements de comptes versifiés avec le monde extérieur, ces textes, dans leur étrangeté même, doivent être un peu tout cela à la fois, à des degrés divers.

«La grande différence entre un grand nombre de fous et un grand nombre de soi-disant sains d'esprit, c'est sans doute l'incapacité dans laquelle se trouve le fou de trouver les mots qui lui permettraient de faire partager sa folie...» Cette note de Mitsakis retrouvée dans le vrac d'un carnet, entre une mention de Victor Hugo, curieusement comparé à un «serpent roumain», et, déjà, le nom d'Arthur Rimbaud (dont on croit voir réapparaître ici le spectre en habit de haleur, séchant «en mille couleurs») a valeur de diagnostic précoce, au même titre que le bulletin médical rédigé lors de son admission: «Le malade, continuellement agité,

semblait surtout préoccupé de s'évader. Il s'efforçait de se soustraire à la surveillance des infirmiers et répondait toujours en français à nos questions. Le seul signe clinique qu'il présentait était que, dans sa cellule, il soliloquait souvent.» Comment ne pas voir, dans ces soliloques en vers ou en prose, un portrait différé du fou dépeint par l'auteur et qui avait marqué sa jeunesse, autant que les ultimes gréments d'un naufrage mental auxquels il se sera éperdument cramponné — pour échapper à l'engloutissement en lui-même ?

Écrivain prolifique, Mitsakis semble s'être ingénié à compliquer la tâche de la postérité en disséminant, à la façon d'un Robert Walser — avec lequel il aura également partagé, outre un psychisme fragile, une évidente volupté de l'échec — quantité de proses dans quantité de publications, sans trop se soucier de les rassembler en volume et de leur donner ainsi l'apparence d'une œuvre. Longue nouvelle ou mince roman (si le terme même ne semblait ici disproportionné) paru en plaquette en 1890, *Un chercheur d'or* constitue l'une des très rares exceptions à cet éparpillement, et aussi sa tentative la plus aboutie dans le domaine de la fiction (aussi documentée soit-elle historiquement). Avec le recul il apparaît en tout cas que ces textes tranchaient singulièrement avec la production de l'époque, ce qui explique en partie la trace marginale

qu'ils ont laissée dans l'histoire des lettres grecques. Il semblerait toutefois à en juger par quelques publications récentes, que la perception de l'homme et de ses écrits soit en train de changer dans son pays même, qui ne voit plus seulement en lui la figure d'un fou littéraire et inoffensif, mais d'abord l'auteur d'une œuvre sans prédécesseur ni modèle, le chroniqueur d'un monde résolument à part.

Il n'est pas moins étrange de constater combien cette langue paraît, souvent, s'animer d'un mouvement de balancier entre deux registres: d'un côté, une phrase serpentante, sinueuse, surchargée, dont les entrelacs évoqueraient plutôt un épervier de pêcheur ou un filet de rétiaire; de l'autre, comme on peut le voir dans La Vie, l'introduction du langage parlé dans l'écrit, un monologue saccadé, progressant par rafales et qui n'atteint pas moins sa cible, quoique par des voies tout à fait opposées: procédant par encerclements successifs, confiant au langage une fonction clairement cathartique — au risque de donner l'impression, parfois, que la machine tourne à vide —, l'auteur compense sans peine, par l'innovation formelle, ce que le thème peut avoir de daté ou de folklorique pour un lecteur d'aujourd'hui.

On aura compris où je veux en venir: comment ne pas voir dans ce balancement stylistique une annonce tâtonnante, imprécise, très embryonnaire

et d'autant plus troublante, des monolithes que seront Proust et Céline, les deux grands inventeurs du XX^e siècle français? Et cela chez un auteur grec mineur, à peu près oublié, de la fin du XIX^e, et qui n'aura jamais franchi les frontières de son pays. À cette particularité qui devrait, en soi, suffire à éveiller la curiosité, ajoutons la ligne brisée d'une trajectoire tourmentée, à l'écart, suspendue (ou, pour en revenir aux métaphores célestes, la lumière fossile d'un astre prématurément disparu, mais se propageant désormais librement, non occultée, jusqu'à nous), et il est permis d'espérer que Mikhaïl Mitsakis aura droit de surcroît, à défaut d'une célébrité qui ne le concerne plus que d'assez loin, à l'affection de quelques-uns. Je suis sûr qu'il s'en accommodera.

Gilles Ortlieb

UN CHERCHEUR D'OR

UN JOUR DE L'ANNÉE PASSÉE, je traversai le quartier de Psiri. Au coin de la rue que j'étais en train de longer se trouve une épicerie-buvette. Devant la porte étaient disposés deux tabourets, sur lesquels trônaient deux hommes, de part et d'autre d'un troisième escabeau supportant un couple de verres emplis de vin résiné. Les hommes devaient se trouver là depuis un certain temps déjà et ils n'en étaient sûrement pas à leurs premières libations car, à ce moment précis, le garçon qui venait d'apporter les deux verres pleins franchissait le seuil de la boutique avec, à la

main, les deux verres vides qu'il avait remplacés sur le tabouret. Je reconnus en l'un des deux personnages un ami à moi. Comme j'étais pressé, j'eus d'abord l'idée de m'esquiver en éludant, si possible, la rencontre. Mais lui m'avait déjà aperçu et c'est d'une voix forte et joviale qu'il me lança, en m'appelant par mon nom :

— Eh, où vas-tu comme ça, Kyr Dimitrakis, s'écria-t-il, si on peut poser la question ? Tu ne nous dis même pas bonsoir ?

— Tiens, Panayotis, c'est toi ? répondis-je en m'approchant, comme si je venais juste de remarquer sa présence.

— Quel bon vent t'amène à Psiri ? répéta Panayotis. Viens qu'on t'offre un verre, assieds-toi !

— J'avais à faire par ici, je suis de passage, répliquai-je en feignant de n'avoir pas entendu l'invitation à prendre un siège qui brillait d'ailleurs par son absence.

— Tu as de la chance d'être tombé sur nous. Viens, assieds-toi !

Remarquant à son tour qu'il n'y avait pas de siège libre, il se tourna vers la porte de la boutique :

— Yorgis, cria-t-il, apporte un autre tabouret !

— Non, non, protestai-je, laisse, je dois y aller, j'ai du travail !

— Du travail ? Rien ne presse, mon frère,

rétorqua-t-il tandis que Yorgis faisait son apparition avec un tabouret qu'il posa derrière moi et glissa, pour ainsi dire, sous mes jambes.

C'est ainsi que je fus, bon gré mal gré, contraint de m'asseoir et qu'un verre supplémentaire vint en quelque sorte se poser automatiquement sur le tabouret du milieu qui supportait les deux autres, complément indispensable pour former un trio puisque nous étions désormais trois personnes assises.

— Laisse-moi te présenter monsieur Megglidis, ajouta mon ami en désignant son compagnon. Monsieur Megglidis, géomètre. Monsieur Georgiadis.

— Enchanté, dis-je, pour employer la sotte et coutumière formule de présentation, en levant la main vers mon chapeau.

Sur quoi le dénommé Megglidis, qui n'avait pourtant pas semblé prêter autrement attention à mes paroles :

— Georgiadis ? reprit-il aussitôt d'une voix sonore, sur un ton interrogatif. Georgiadis ? De quelle famille ? Celle du combattant de 1821 ?

— Celle-là même, oui, répondis-je, plutôt embarrassé, en me demandant à quoi rimait cette salve d'interrogations.

— Du combattant, insista-t-il, du combattant ? Le Georgiadis de Tripoli ?

— De Tripoli, oui, répétais-je à mon tour, presque naïvement, incapable de m'expliquer cette insistance et légèrement gêné par les questions de mon interlocuteur.

— Non, pas possible! s'exclama alors Megglidis dans un transport de familiarité joyeuse. Mais c'est dans votre maison que j'ai grandi, moi! J'ai sauté sur les genoux de ta propre mère! Georgiadis, c'est le premier homme que mes yeux ont vu, avant même mon propre père! C'est dans cette maison que j'ai appris à marcher!

— Mais... comment?... vous êtes aussi de Tripoli? me hasardai-je à l'interrompre, sans plus cacher mon étonnement.

— Mais d'où penses-tu donc que je suis? reprit Megglidis avec vivacité. Ce n'est pas toi qui vas m'apprendre qui était Georgiadis? Tel que tu me vois, j'ai partagé le pain et le sel avec eux! Ton grand-père, le vieux général, il nous a tous reçus chez lui, depuis je ne sais combien de générations! Moi qui te parle, je suis plus son petit-fils que toi-même! Sais-tu seulement qui m'a baptisé, moi?

— Comment le saurais-je, me bornai-je à répondre, de plus en plus ahuri et comprenant qu'il était parfaitement vain de vouloir interrompre le torrent d'exclamations qui s'échappait de la bouche dudit géomètre.

— C'est ta grand-mère, la femme du vieux général, qui m'a baptisé! s'écria-t-il, en s'excitant toujours plus. Parfaitement, monsieur! Mais comment pourrais-tu le savoir! ajouta-t-il sur un ton plus calme, et reprenant progressivement ses esprits. Tu n'étais même pas né... Je me souviens de toi quand Katingo s'est mariée — à propos, qu'est-ce qu'elle devient, Katingo?

— Elle va bien, elle va bien...

— Où est-elle maintenant?

— A Nauplie.

— La pauvre! Et ses enfants vont bien? Combien elle en a, maintenant?

— Six.

— Eh oui, je me souviens, quand Katingo s'est mariée, tu étais haut comme ça, tu devais avoir deux ans à peine et tu allais te fourrer sous ses jupes en bêlant... *bééé!... bééé!...*

Quant à moi, je serais bien en peine de dire avec certitude s'il y eut jamais une période dans ma vie où je m'évertuai à imiter les agneaux nouveau-nés, mais je puis affirmer sans hésitation que monsieur Megglidis m'apparut comme un personnage pour le moins étrange. D'abord par son apparence, qui pouvait difficilement passer inaperçue. Bien bâti, corpulent, large d'épaules, il tenait à peine sur son tabouret tant son corps débordait de tous les côtés.

Il avait une figure ronde et rasée, qui contrastait avec ses lèvres minces, surmontées de moustaches également fines dont il prenait soin de retrousser les extrémités, ce qui, si l'on considère que les moustaches ne s'y prêtaient guère, et qu'elles étaient en outre tout à fait hors de proportion avec la largeur de son visage, conférait à sa physionomie une expression d'insolence qui était du plus haut comique. Il était par ailleurs doté d'un grand nez allongé qui jurait également avec le reste de son visage, et notamment avec les deux yeux minuscules perpétuellement en mouvement, vifs et luisants, qui le surmontaient. Il avait pris l'habitude, en parlant, de cligner très rapidement de l'œil gauche et comme, d'autre part, il souriait sans cesse, la longue ride qui se dessinait alors sur sa joue gauche lui donnait, associée à l'éclat matois du regard, une expression qu'il pensait être ironique et qui était, sans qu'il s'en doute, seulement ridicule. Son regard, par ailleurs, ne manquait pas d'intelligence, mais tout en lui semblait proclamer qu'il devait être souvent voilé par la boisson, et un observateur un peu attentif aurait peut-être pu déceler au fond de l'œil quelque chose comme l'ombre enfuie de quelque vague songerie. Son vêtement était uniformément taillé dans un tissu du pays, de couleur grise, imprimé de petits carreaux noirs à intervalles

très rapprochés, mais tout à fait élimé à hauteur des coudes et affreusement décoloré. Sous le bras, et bien qu'il fût assis, il tenait une grande canne recourbée, noueuse et imposante, plutôt inquiétante d'aspect et que, dans l'élan de la conversation, tantôt il faisait valser à l'horizontale entre son aisselle droite et son aisselle gauche avant d'en marteler le sol ou de l'appuyer contre le mur voisin, tantôt arrachait à ce dernier pour la glisser à nouveau, à l'horizontale, sous son bras. Si cette rapide inspection ne me permit pas de me faire une idée très précise du personnage, il ne fit cependant pour moi aucun doute que celui-ci avait depuis longtemps cessé d'entretenir le moindre commerce avec la prospérité. Le plus remarquable, toutefois, était qu'il n'avait pas été long à prendre avec moi plus d'assurance que n'en avait jamais montré le vieil et excellent ami qui me l'avait présenté. Il ne lui fallut pas une demi-heure pour me raconter par le menu toute l'histoire de sa famille, les événements divers et variés qui avaient marqué ses relations et celles de ses proches avec notre maisonnée, ainsi que leur séjour dans cette dernière où, depuis des générations, ils étaient considérés comme des familiers, conformément à la coutume encore en vigueur de nos jours dans presque toutes les vieilles familles de combattants et de notables de Roumélie et de Morée, plus

une foule d'anecdotes liées à certains épisodes de la vie de mes proches et un nombre au moins égal d'historiettes dont mon pays d'origine avait été le théâtre. Sur quoi, considérant sans doute qu'il avait épuisé le sujet, il se mit à parler politique, non sans m'avoir préalablement demandé «comment je voyais les choses» — ce qui n'avait entraîné de ma part, pour toute réponse, qu'un haussement d'épaules — puis entreprit de m'exposer dans le détail sa situation familiale et personnelle, sans que personne lui ait fourni le moindre prétexte pour ce faire.

— Comme tu dis, mon petit Dimitris (je tiens à préciser que, pour ma part, je n'avais pas prononcé un mot), tu vois, moi, j'étais géomètre. J'ai travaillé pas mal d'années, en Chalcide, à Nauplie, à Amphissa, à toucher ma petite paye à la fin du mois, sans presque rien dépenser, avec des bénéfices à la pelle. La bonne place, quoi, une vraie sinécure! Comme un coq en pâte! Mais c'était compter sans la politique... Ces messieurs les députés ont voulu me chercher noise... Grand bien leur fasse... Remarque, je ne dis rien contre eux, c'est pas mon genre... Bref, ils ont réussi à me faire renvoyer des travaux publics... Soit! J'ai ensuite un peu tâté du commerce, mais ce n'était rien pour moi et j'ai tout envoyé au diable, que veux-tu... Quelque temps après, j'ai pu me faire nommer greffier au tribunal,

à Milos. Puis on m'a transféré à Tisirigos et enfin à Tinos. Bref. A Tinos, un soir, je m'attrape avec quelqu'un dans une taverne, on échange des noms d'oiseaux, il ne m'en faut pas beaucoup, à moi, tu sais... Bref, je lui flanque une volée... et je me fais aussi renvoyer du tribunal. Passons. Il me restait encore quelques emprunts crétois de 1867, je les tenais de Koumoundouros — que Dieu ait son âme —, je me mets en route, je vais à Argos pour voir si je ne pourrais pas me les faire rembourser, en tirer au moins un petit quelque chose. Tu parles! D'autres étaient déjà passés par là, ils s'étaient donné le mot, tu comprends, ils s'étaient organisés, les Perrotis, les Tomaropoulos, pas besoin de te faire un dessin, à quoi bon revenir là-dessus... Un homme seul n'a aucune chance! Je vais à Kalamata. Rien à espérer là-bas non plus... Ils n'ont même pas voulu les reconnaître. Qu'ils aillent au diable! Il me restait encore quelques économies, c'était l'époque où la soie était au plus haut à Sparte, j'avais des amis sur place, je me dis: et pourquoi ne pas aller ouvrir une fabrique de vers à soie? Je me mets en route, j'arrive là-bas, patatras, je perds tout. Bon, une ou deux années se passent, tantôt ici, tantôt en province, je regarde, je demande s'il n'y aurait pas quelque chose à faire. Des nèfles! Comme, de toute façon, j'étais sans travail, je décide d'aller à Sparte — ma femme

est de là-bas, tu sais — je me pose quelque temps... Je fais un peu dans le raisin sec, m'occupe à droite à gauche... Mais rien à faire, la dèche noire... Je reviens à Athènes, une autre année se passe. Il y a quelque temps de ça, ne sachant plus de quel côté me tourner, je décide d'aller voir Anagnostopoulos, je lui expose ma situation, je le supplie, il me nomme contrôleur fiscal pour la région de Livadia, dans les vins.

— Une bonne place, non? commentai-je, histoire de dire quelque chose.

— Très bonne même, mais écoute plutôt ce qui s'est passé. Il y avait là-bas un policier, Garbis, qu'il s'appelait... Un triste sire, un paltoquet, un rien du tout, je t'assure! Il avait une bonne amie, son amoureuse, si tu vois ce que je veux te dire... Une espèce de péronnelle, veuve avec une fillette... Mais un beau brin de femme! Bref, une fois sur place, ça n'a pas traîné, je la lui chié. Sous son nez. Le Garbis, fou de rage comme tu peux imaginer, n'avait plus qu'une idée en tête, que je déguerpisse de là. Il bâcle une plainte auprès du ministère, soi-disant que je me saoulais tous les soirs, que je passais mon temps dans les tavernes, etc. Il avait l'oreille des députés d'ici, tu comprends, bref il se débrouille pour me faire révoquer!

Pour résumer ce qui précède, j'en étais arrivé d'un

trait à la conclusion que Megglidis était, dans l'ensemble, ce qu'on appelle un homme long à raconter, qu'il avait beaucoup roulé sa bosse, avait eu son lot de soucis, avait parcouru la Grèce en long et en large, exercé indifféremment quantité de métiers, cherché la fortune sous presque toutes ses formes, accepté tour à tour un nombre considérable d'emplois publics, depuis son élévation première à la fonction de géomètre sous laquelle il m'avait été présenté par mon ami à Psiri, jusqu'à son avatar, pour ainsi dire, le plus récent, en la personne d'un vérificateur de la production vinicole à Livadia; lequel toutefois, au lieu de dénombrier les ocques de vin imposables, estimait beaucoup plus sage, à en croire du moins le policier Garbis, de les boire. De plus, comme n'auront pas manqué de le remarquer mes avisés et obligeants lecteurs, il m'était progressivement apparu comme un esprit libre, comme un homme crâne et, enfin, comme un bourreau des cœurs.



Il allait cependant bientôt se révéler à moi sous un autre jour encore et, je dois le dire, tout à fait inattendu. La conversation se prolongeait déjà depuis quelque temps et le soir n'allait pas tarder à tomber. Yorgis alluma les lumières dans la buvette